

Je rêve?

Écrit par Stéphanie Corbeil

© Stéphanie Corbeil 6 décembre 2010

Stéphanie Corbeil

Je rêve?

Prologue

Comme ma vie était vraiment un échec, jusqu'à ce jour, comment pencher la balance en ma faveur. Alors, que je n'avais rien réussi, autant en amour qu'en étude. J'avais tellement de décision à prendre que je ne savais pas par où commencer.

Je m'appelais Sindy, j'avais dix-huit ans, cheveux bruns aux yeux bleus, un mètre cinquante-trois, mince, rien d'intéressant excepter mon corps.

Pas étonnant!

Célibataire depuis trop longtemps, pour en éprouver la joie d'être libre. Je m'en lassais d'être seule, mais mes désirs n'étaient pas toujours appréciés par les hommes. Je ne demandais pas la lune juste l'amour avec un grand A. De la passion, ça n'avait guère d'importance.

J'avais toujours été à côté du chemin, je faisais à ma tête, encore aujourd'hui. Je ne regrettais pas mes expériences, toutefois. J'avais tenu ma leçon, ne pas commettre d'autres erreurs de ce genre. Surtout en amour, où j'avais terriblement souffert. Dorénavant j'étais protégée de ça, j'y prenais garde.

Pour le reste de ma vie aucun regret, les études, je séchais les cours pour profiter de mes amis, Maintenant, on ne se voit plus.

Dommage!

J'avais des retenues après retenues, mais je n'y allais pas.
En double, en triple, j'étais très curieuse de savoir à combien
j'y étais rendu.
Trop drôle!

Ma vie était trop calme pour moi, à part le boulot, famille,
dodo, rien de très spécial. J'avais le goût d'action, d'amour.
Voyager, découvrir le monde - pas sur tous les continents
juste ceux que j'avais en tête. J'attendais le moment venu
pour passer à l'action, mais avant toute chose, je m'étais
promis de finir au moins mes études, le lycée du moins.

Comme j'étais une Québécoise Francophone, c'était très
difficile pour moi d'apprendre l'anglais correctement.
Même si à l'école je séchais les cours.

Oups!

Je faisais mes valises. Je partais le dix-neuf juin.

Chapitre un

Je me rendais pour un séjour à New York pour trois mois, à apprendre l'anglais.

Beurk!

Mes parents voyaient bien que j'avais beaucoup de difficulté à comprendre cette maudite langue compliquée.

Avec le peu d'économie que nous avions, ils m'expédiaient à New York. Seule.

Ce qui m'arrangeait et m'étonnait. Mon père, Jack, était très protecteur envers moi. « Ne touchez pas à ma fille ou vous aurez affaire à moi. » C'est ce qu'il pensait quand un homme entra dans ma vie.

Il me dévoilait rarement ses sentiments en ma présence, c'était ma belle-mère, Lydia, qui me les disait.

Jack n'avait pas eu de sœur. Quand j'étais née ça avait été un miracle pour lui. Il me comblait toujours de cadeau, de robe qu'il fabriquait lui-même (Oui, il cousait). J'avoue, j'étais gâtée, étant jeune s'entend.

Certes, je savais que mon avenir allait être merveilleux, j'avais eu assez de rêve pour me le constater. Ouais, aussi improbable c'était, j'avais un don de clairvoyance. Seulement dans mes rêves. Peut-être étais-je folle?

Je ne le criais pas sur les toits par peur d'être envoyé à l'hôpital psychiatrique. Non, merci!

J'en retirais des avantages, il fallait seulement que je fasse un pas dans la bonne direction pour obtenir tout ce que je désirais. Mes visions, mes rêves n'étaient pas aussi clairs; il fallait des heures à déchiffrer de ce que ça voulait dire. Et même des jours.

Une fois arrivée à la ville, je me rendais à l'hôtel - non rien de luxueux. À l'hôtel *Latham*, rien de tape-à-l'œil. L'entrée était bien faite, l'harmonie des couleurs; du beige avec un brun d'une teinte plus foncé que chocolat. Le carrelage en jaune doré, quelque bouquet de fleur sur le bureau d'accueil situé en coin. Bien éclairé. Un genre de rideau était à gauche de moi, une porte derrière, pour sortir de l'emprisonnement du bureau, une horloge située juste au-dessus de celui-ci, quelques tableaux derrière l'accueil. Très cordial!

Pendant tout le trajet, je ne voyais que des immeubles, des rues, des gens qui allaient au travail, rien d'impressionnant, seulement les *buildings* cachaient le soleil à certains endroits.

J'ouvrais la porte de ma chambre tranquillement. Je rentrais; à droite la salle de bain, à côté la salle à coucher. Au milieu de la place le salon, en arrière la cuisine et enfin la salle à manger à ma gauche.

C'était bizarre d'être dans un endroit calme.

Chez moi, c'était tout le contraire, la télévision était toujours allumée, les cris de mes frères assourdissants. Je m'en étais réjouie de ce moment très apaisant. Pour une fois que le calme régnait, j'en profitais au maximum. Je m'installais, pliais mon linge dans les tiroirs et mettais en place mes toilettes.

J'écrivais, par le net, à ma famille: que j'étais arrivée saine et sauve, le déroulement du voyage, je décrivais la ville, le calme à la chambre, etc.

Je me préparais à déjeuner vers les douze heures. Je trouvais le temps très silencieux.

Pourquoi ne pas sortir, il faisait très beau dehors, pourquoi ne pas en profiter.

Je revenais quand le soleil se couchait, sans m'éloigner. Ce que je faisais. À dix-huit heures, je dînais.

Le lendemain, bien reposée, préparant mon café, allumant la télévision pour la météo, il prévoyait du soleil toute la journée. Je planifiais ma journée mentalement, visité New York sans me perdre, j'agirais en touriste ce qui ne me plaisait pas. Heureusement, l'Internet était à ma disposition, j'avais constaté que les numéros des rues descendaient vers l'Est et montaient vers le Nord, ce qui me guiderait, sachant d'abord l'adresse de l'hôtel.

Tranquillement, j'observais les alentours. Les gens autour,

indifférent à ma lenteur de touriste, ne me prêtaient aucune attention. Tant mieux!

Je détestais être au centre de l'attraction - comme une bête de cirque. C'était fou comme il y avait beaucoup de personnes sur les trottoirs, difficile de se faufiler entre eux.

C'était très différent de chez moi, au moins j'étais libre d'aller où bon me semblait, ainsi que de marcher plus de quinze minutes qu'à l'accoutumer.

Après, avoir jeté un coup d'œil à mon poignet, il fallait que je retourne à l'hôtel pour déjeuner.

C'était relaxant d'être seule. Il n'y avait que moi à m'occuper que je souriais malgré moi. Je n'avais pas tellement faim, je me prenais une toute petite part.

C'était inutile de m'empiffrer. Si j'avais de l'argent en surplus je pouvais me payer un petit luxe. Un repas au restaurant ne me ferait pas de mal. Pas un cinq étoiles, de la mal bouffe.

Miam!

Je repartais vers le sud, très relax pour un début de *week-end*.

Dimanche matin, quelques nuages à l'horizon, j'ignorais si il allait pleuvoir ou non. Tant pis, je m'habillais en conséquence au cas où. Pendant, la promenade j'avais remarqué quelques boutiques de tout genre. Je n'achetais rien puisque je n'avais pas d'argent à mettre sur ça. Je

n'étais pas une fille de magasin, loin de là si j'y allais c'était que j'en avais besoin. Ici par contre, plus je passais du temps en public, je pourrais peut-être comprendre l'anglais. Tiens une friperie!

Je faisais le tour, désintéressée aux vêtements. Un homme à l'opposé de moi se faisait harceler (oui, je disais bien harceler), par des filles. Elles lui sautaient au cou, essayaient de l'embrasser.

Étrange!

Le brun essayait de s'échapper de leurs étreintes. Je fronçais les sourcils puis, je ne prenais pas plus d'attention à cela.

Le tour accompli, je sors et je marche car j'adore me balader.

Je me sentais suivis, mais c'était insensé dans une ville comme celle-là. Le trottoir était toujours rempli, alors si on me suivait c'était sûrement pour rien de paniquant.

En plein jour, personne n'oserait passer à l'assaut devant plein de témoins. Essayant d'être discrète, en jouant le rôle d'une vraie touriste, je regardais à l'arrière. Trop curieuse et mystérieuse .

Beaucoup d'individus circulaient. Rien d'intrigant! C'était regrettable!

Pourtant, j'étais seule et sans défense.

Peu importe! Celui ou celle qui me suivait voulait peut-être vérifier si je l'étais, justement. De toute manière, je savais me défendre. Ça serait moi qui aurait rit de tout cela à la fin.

Ah, que j'étais diabolique! Je riais intérieurement. Je ne voulais pas m'inquiéter pour de petit rien. Sur ce coup, j'étais très sûre de moi. Je n'avais pas peur.

C'était superbe la ville sous la lumière du jour. Les rayons du soleil étincelaient sur les fenêtres des immeubles et des voitures circulant dans les rues. Je me sentais vraiment légère. J'aurais aimé le partager avec quelqu'un.

À ce moment-là, une femme me bousculait légèrement, ennuyée de ma lenteur de tortue. Elle était un peu plus grande, un peu grassouillette, habillée propre, pressée. Elle a les cheveux blonds remontés en chignon. Une valise à la main, des talons hauts et des lunettes de secrétaire.

J'avais eu du mal à y croire, tellement que c'était irréaliste. Elle ne s'était même pas retournée pour s'excuser.

Quelle impolitesse!

Une force indescriptible me parvenait. Cette force que je tenais maintes fois à combattre, m'absorbais de plus en plus vers une autre scène. Parallèlement, à l'endroit d'où je me tenais. Cette poussée inévitable que je combattais toujours.

Ouf!

Réussie avec succès, je continuais de marcher. Le soleil était déjà dans la phase de l'après-midi, je me dépêchais de rentrer pour déjeuner. Mon ventre gargouillait depuis déjà un bon bout de temps. J'accélérais l'allure de mes courtes jambes. Je dépassais la femme qui, précédemment, m'avait persécutée, je la bousculais avec un peu plus de force.

J'avais pivoté la tête de quelques degrés pour m'excuser. Ensuite, je continuais, traversant la rue. Une fois de l'autre côté, j'entendais un klaxon, puis, *bang!*

Je me détournais de ma direction pour faire face à l'accident qui venait de se produire.

Cette blonde étalée sur le sol, inconsciente. En quelques secondes à peine, un rond d'individus se cerclaient autour de l'action. C'était malheureux, affreux.

Juste de penser qu'avant, moins d'une minute, j'étais à sa place. J'en avais des frissons.

Après l'ambulance et la police partaient, ils n'y avaient plus personne aux alentours à croire qu'ils avaient peur.

« Ce passage de piéton est hanté, attention! » blaguais-je intérieurement.

Je rentrais déjeuner.

Après le repas, je lisais les messages et pensais à l'accident de ce matin. La pauvre femme! J'espérais qu'elle s'en sortira. Elle était seulement dans le coma, ce qui me soulageait. J'ouvrais les fenêtres pour laisser l'air entrer dans la pièce, très rafraîchissante!

La nuit venait, je prenais une douche, enfilaient mon pyjama. Le rêve que j'avais fait me donnait un profond sentiment de culpabilité. Je me voyais sur ce fameux trottoir, d'où la dame avait été frappée par le taxi, mais quelques secondes